

LE BATEAU FRAISE

ALAIN LABBÉ

LE BATEAU FRAISE

PHÉBUS
LITTÉRATURE FRANÇAISE

© Libella, Paris, 2020

ISBN: 978-2-7529-1217-6

À ma sœur

Avant-propos

Je suis producteur de fraises à Plougastel depuis quinze ans. Autrefois j'étais marin. J'ai arpenté ces quinze saisons et mes sept hectares de long en large jusqu'à l'épuisement en me demandant ce que j'étais devenu. Parfois, quelques navigateurs se souviennent encore de moi. Au téléphone, après s'être étonnés de ma nouvelle existence – de mon existence même, car certains comme Olivier de Kersauson me croient sincèrement mort ou réincarné en moine à Landévennec –, ces amis me demandent toujours si l'océan ne me manque pas, si je suis heureux ainsi, perché (imaginent-ils) sur un tracteur rouillé, en bout de course, broyant mes remords sur une terre trop étroite. Comment leur expliquer cette nouvelle vie si éloignée des leurs, toutes ces années passées à genoux, trop souvent sous la pluie, sans évoquer ce mystère : cet entêtement, ce masochisme et cette fierté qui gouvernent et peu à peu figent nos vies de producteurs, ici à Plougastel.

Mes débuts furent désastreux. Je découvrais mon nouveau métier. Derrière chaque épreuve surmontée, un autre abîme de fatigue m'attendait. La vie familiale s'effiloça. Mon beau-fils me prit en grippe avec une belle énergie et ma femme partit, saturée de fraises. J'ai vendu

notre maison qui jouxtait mes terrains. Aujourd'hui, à chaque heure de mon travail, je peux contempler dans le lointain notre ancienne demeure. De la fenêtre de la chambre j'évaluais la force et la direction de la tempête quand celle-ci risquait d'emporter mes tunnels. Les chevaux tournaient le cul dans l'axe parfait de la bourrasque. Je revois le chat dérivant sur le plan d'eau gelé, hiver 1999, les deux brebis d'Ouessant impossibles à attraper, l'éternel cormoran voleur de poissons. Je me souviens surtout des animaux.

Décembre

Chaque année, au mois de décembre, j'ai rendez-vous avec Madame Cariou, ma conseillère agricole au Crédit mutuel de Bretagne. Hier je me suis plongé dans les chiffres, j'ai tenté d'imaginer l'état de mes finances quand en avril, les fraises revenues, les marchés reprendront.

L'année terrible qui suivit l'envol de ma femme vers d'autres cieux – curieuse année où, pour positiver sans doute la situation, j'avais vu dans ce départ l'opportunité de baisser les bras –, je décidais dorénavant de gagner moins. Gagner moins en agriculture c'est facile, il suffit de planter moins ou la même chose que l'année précédente et d'attendre une maladie imprévue, une météo défavorable, pour se permettre autre chose : rêver, lire ou ressasser quelque truc. Ce fut la catastrophe. Il me manqua des fraises toute la saison suivante. Comme en mer il faut accélérer devant le mauvais temps, dans la fraise il faut planter comme un dingue si on veut s'en sortir. L'année se termina largement dans le rouge. Ce déficit perdure. Dès février mon compte bancaire navigue dans les limbes et depuis cette époque je dois voir Madame Cariou chaque hiver pour parler du déficit.

J'avais un petit temps d'avance sur mon rendez-vous ;

j'en profitais pour parcourir plusieurs fois, à petite allure, le rond-point de mes amis disparus en mer situé sur ma route. L'élu ayant décidé ce rond-point aurait pu rendre hommage aux héros locaux de l'épopée de la fraise depuis des lustres. Non, il a choisi la mer et les navigateurs. Les noms de tous ces noyés sont inscrits sur de petits panneaux bleus. Première à droite, voici la rue Caradec. Cher Loïc, te voilà filant vers l'hypermarché Leclerc. Hier justement j'ai retrouvé un journal de bord où je notais en date du 22 novembre 1977, en plein océan Indien :

Temps gris, mer plate, ciel au plombage clair.

Les albatros sont grands et très blancs.

*Ce matin à cinq heures un cachalot passe près de la coque
comme une torpille.*

*Le singe de Caradec est mort à Paris, on n'a pas encore osé le
lui dire.*

Quinze jours de mer encore, de quoi seront-ils faits ?

Ma foi, tout cela ne respirait pas un optimisme démesuré. Il faut bien l'admettre, en ces temps anciens, en mer à vingt-cinq ans, à l'apogée de toute insouciance existentielle, je pouvais être aussi enclin à la mélancolie.

Deuxième sortie, vers le bourg, la rue Daniel-Gilard, un peu plus gaie. Daniel, mon chef de quart, disparu lui aussi en mer (j'ai oublié où et en quelle année) était un type sentimental et de bonne éducation. Je l'aimais. Il avait embarqué avec nous en nous confiant : « Mon père vient de mourir. Les toubibs me pensent aveugle dans six mois car c'est une maladie héréditaire. C'est pour ça que j'embarque avec Kersauson... » Cette confiance m'avait laissé songeur.

À la banque c'est le jour des calendriers. Tous les retraités de la région semblent s'être réunis là pour exiger séance tenante le nouveau calendrier avec les jours en blanc pour bien marquer les rendez-vous chez le médecin. La file s'allonge. La jeune fille du guichet vire au rouge. Elle s'est mise en petit tailleur. Elle se baisse avec difficulté, se relève avec un nouveau carton qui lui glisse des mains et bascule sur le pied d'une dame. Beaucoup de clients déjà servis reviennent en exigeant finalement deux calendriers, comme si cette prochaine année s'annonçait très spéciale.

Madame Cariou m'a fait signe de loin. Elle m'a félicité pour le calendrier que j'avais sous le bras. En présence de Madame Cariou je suis toujours grognon, mon imagination vagabonde un peu trop dans ce lourd parfum qui s'exhale aux quatre coins du bureau. Chaque année mon plaisir est surtout de lui livrer quelques kilos de fraises au mois de juin. J'ai alors la joie de la voir courir dans la rue, de mon Berlingo à la banque, un petit cageot à bout de bras. Je suis à deux doigts de l'inviter séance tenante à la plage de Kerdouellet pour passer un bel après-midi face à la mer.

Tandis que Madame Cariou tripote son ordinateur, je lui fais remarquer que cette année ils ne se sont pas fait trop chier pour le calendrier de la banque. Je lui parle comme ça à Madame Cariou... «Mais comment? s'exclame-t-elle, regardez toutes ces coiffes de nos régions, la fouesnantaise, celle de Crozon, de Quimper, il y a même celle de Plougastel... C'est une très bonne idée d'avoir pensé à nos régions pour ce calendrier. Vous êtes pessimiste!» Je veux lui montrer que toutes ces filles ont l'air de génisses sorties de l'obscurité d'une étable et

semblent être éblouies par le flash du photographe. « Oui, le fond est un peu sombre », admet-elle en retirant une feuille de l'imprimante où j'aperçois plusieurs courbes qui s'entrecroisent, des mois et des dates.

– Regardez, vous en êtes là...

Sa main s'avance vers moi sur le bureau et pointe ma situation juste sur la grosse ligne noire indiquant le zéro du compte.

– De toute façon vous bénéficiez toujours du crédit de trésorerie mis à votre disposition. Vous en serez où quand les fraises arriveront ?

– Je ne sais pas, on me propose un stage en Israël pour étudier le Talmud.

– Vous plaisantez.

– Je serai toujours producteur de fraises, sans doute...

– Ça, je l'espère bien car vos fraises sont excellentes. Quelles sont vos dépenses d'ici là ?

Je la rassure sur mes dépenses : trois mois de prélèvement personnel, du carburant, quelques petites factures d'intrants, l'eau encore impayée, les cotisations sociales, quelques billets de loto, toutes choses déjà prévues.

– Pas d'investissement, matériel neuf, tracteur ? Il faut savoir investir, vous savez...

– Non.

– Pourquoi ne pas passer en hors-sol ?

– Vous me voyez passer en hors-sol à cinquante-cinq ans ?

Madame Cariou sourit. Je n'aime pas cette question qui me poursuit depuis longtemps. Avec cette histoire de hors-sol, ma conseillère me manœuvre une fois de plus vers le crédit, en douceur évidemment, car Madame Cariou n'est pas une vorace.

Nous en arrivons à la conjoncture. Je suis très fort sur

la conjoncture, celle-ci se traduit toujours chez moi en une grande envolée lyrique se terminant en lamentations : macro- et microéconomie de la fraise, la lutte des marchés, les Allemands qui s'y mettent aussi. Les Allemands dans la fraise, vous vous rendez compte, Madame Cariou, ils pourraient au moins nous laisser cela ! Les Espagnols, les Marocains qui ne vendent pas encore ici leurs fraises creuses. Le hors-sol qui s'avance partout. Trop d'installations. Trop de surface. Surproduction. Risque d'effondrement des prix. Le SMIC qui augmente tous les ans. Le personnel introuvable qui ne veut plus travailler à genoux. Les écolos en embuscade...

Madame Cariou est ailleurs, un air vague et triste que je ne lui connais pas sur le visage. Le téléphone sonne plusieurs fois. Elle ne fait pas un geste.

– Et pourquoi ne pas changer de métier ? me demande-t-elle soudain, on m'a dit que vous aviez fait du voilier.

– Mais je suis producteur de fraises, Madame Cariou ! Effectivement j'ai navigué mais tout cela était si vaste, si prenant, j'en attendais tant de choses, je me suis peut-être fatigué... Que faire d'autre, abandonner la fraise ? Jamais je ne pourrai vendre des casseroles, tenir un bistrot, je n'ai même pas le tempérament élevage, j'ai eu des poules, vous savez... La fraise c'est autre chose ; l'objet est petit, j'en conviens, mais je peux sans doute m'y retrouver, m'y retrouver enfant... Savez-vous, Madame Cariou, que la toute première image qu'un bébé reconnaît est celle d'une fraise ? Eh oui, ce n'est que ça mon boulot : des gosses qui trépigment devant mes fraises sur les marchés. Tenez, j'ai une grosse fraise collée sur un panneau posé devant mon étal. Je vois des enfants étreindre cette fraise jusqu'en baver dessus. Il y en a même un qui a fait une

syncope! Les parents craquent, ils achètent pour leurs gosses. Pour moi, je vous l'assure, c'est tout de même plus intéressant que de vendre des martinets... La fraise est magique, c'est l'éternel retour de ce qui demeure en nous tout l'hiver : le printemps, l'irrésistible besoin de couleur, de soleil et de sucre. Souvenons-nous, pour une fraise en sous-bois nos anciens en faisaient des kilomètres! De leur côté, les femmes enceintes n'oublient rien; elles nous restituent cette exigence du rare en plein frima, elles emmerdent leur amant pour cette petite chose rouge, alors, ceux-ci partent en quête d'une barquette à l'autre bout du monde. Autre chose : le pouvoir de la fraise est insoupçonné. Tenez, l'année dernière une cliente m'a affirmé avoir eu un orgasme en faisant sa confiture. Cette femme est parfaitement équilibrée, je vous l'assure. Eh oui, Madame Cariou, ne riez pas... De plus, manger une fraise c'est joli. Manger une fraise ce n'est surtout pas se goinfrer! On la prend délicatement avec les doigts... On la suce comme ça... On la mord du bout des dents... Voyez-vous la beauté de ce geste très ancien? Partout on utilise la fraise pour rassurer la population, indiquer la bonne nourriture, le bonheur, l'instant qui est à la mode. On la colle à qui mieux mieux sur les emballages. Les bonbons ont même imité les fraises : la forme au palais, la couleur, la nuance acidulée... J'ai lu dernièrement que Proust avait longuement hésité entre une fraise et sa fameuse madeleine pour évoquer la puissance du goût dans le souvenir, en quelque sorte la seule éternité qui soit à notre portée... Certains ont même affirmé que Napoléon avait d'abord choisi la fraise avant de se retourner définitivement vers l'abeille qu'il a collée un peu partout sur ses vêtements, meubles et

tapisseries. Fatal outrage car cette fraise délaissée lui fera perdre Waterloo, Grouchy étant resté se régaler de fraises dans le vallon d'à côté. Quelle erreur! Oui j'aime la fraise, Madame Cariou, mais vous savez, j'ai même vu des gens très bien ramper dans mes tunnels pour me voler des fraises. Là je ne comprends plus, cette folie de la fraise me dépasse et me coûte cher...

– C'est une véritable passion! Mais j'ai quelque chose de grave à vous dire, je change d'agence prochainement, vous ne me verrez plus à Plougastel...

– Ah bon...

– Hier un collègue mal intentionné m'a prétendu que les conseillers bancaires sont comme des pneus de voiture, il faut les changer régulièrement avant que la voiture n'aille embrasser le fossé. C'est très exagéré mais sans doute un peu vrai. Depuis qu'on m'a informée de ce changement je suis devenue mélancolique...

Madame Cariou était au bord des larmes. Je lui ai dit que la mélancolie était le bonheur d'être triste, Victor Hugo avait écrit cela, si ça pouvait la rassurer... J'ai ajouté que je la regretterai vraiment.

On s'est séparé avec beaucoup de retenue.

Devant la maison de la presse qui se tient en contrebas du calvaire, non loin du musée de la Fraise, je me suis heurté à Noan Le Bot, un collègue qui m'a broyé la main avec lenteur. La fraise est un petit fruit mais la main de certains producteurs est un véritable étau. Les miennes sont fines et délicates, surtout en décembre quand je ne travaille plus mais je n'ai pas le complexe de la petite main ne *faisant pas le métier*. Lorsque je naviguais mes mains étaient parfaites. Aujourd'hui il en est de même

pour beaucoup de coureurs au large qui passent leur vie avec gants, lunettes de soleil et crème solaire sur le nez. On dirait des étudiants. Finalement j'étais un précurseur.

« Il paraît que Bernard a bâché », m'a lancé Noan avant de parler du temps. Ici, le temps est la porte d'entrée de toute conversation. Il existe toute une variété de temps qui souvent se succèdent dans la même journée : pluies, crachin, surôit qui se traîne, averses horizontales. Et mon Dieu, j'oublie encore le noroît dévastateur, la canicule, les calmes plats et les orages de mer... Et toutes ces litanies : « Ça a l'air de tenir... » « Ça pouvait pas durer... » « Si ça part avec la marée on en a pour un mois... » Pour finir avec le temps, Noan m'a annoncé qu'il partait bientôt en vacances au Maroc avec ses gosses. Et il m'a planté là.

Cette idée de vacances bien en tête, je suis entré dans le magasin. Nous étions fin décembre et je n'avais pas encore bougé d'ici. Dans la fraise, sans vache à traire, on a le loisir de s'en aller. Ma mère me dit toujours à cette époque : « Pars une semaine, tu as bien le temps, mais aussi trouve-toi une nouvelle femme... »

J'élabore en hiver de savants projets. Depuis mon divorce il y a trois ans, j'épuise consciencieusement le passé. Surgissent d'anciens numéros de téléphone, d'anciennes amours éparpillées à Paris, dans le Sud-Ouest ou le Midi. Par année, un fantôme que je m'en vais visiter en Berlingo. Là-bas, ce fantôme me pose des questions exquisés sur la fraise et mon nouveau boulot, auxquelles je répons nerveusement en songeant à la difficulté de revivre avec ces personnes les plaisirs du passé. Souvent, en une semaine j'ai vidé le mot nostalgie de tout son sens. Je m'en vais. Je me déplace un peu plus loin afin de voir si quelqu'un d'autre me fera rire ou me séduira encore.

La perspective d'un départ, de prochaines vacances envahissant peu à peu mes pensées, j'ai cru reconnaître Florence en couverture du dernier *Marie Claire* posé sur le présentoir du magasin. Ce mannequin avait ce même petit sourire, cette étrange particularité des lèvres que possédait, plus accentuée encore, cette amie qui venait de me retrouver par internet quelques jours plus tôt. Nous ne nous étions pas revus depuis vingt ans. Un gros titre en rouge barrait la chevelure blonde du mannequin :

La mélancolie est à la mode

Le sourire de cette femme et la mélancolie du titre encadraient bien le souvenir que je gardais de Florence. La ressemblance du visage était moins certaine. Instantanément la Dordogne me revint en mémoire. Elle surgissait soudain dans son plein d'étrangeté. Et Florence tout autant. Et Rouffignac aussi où elle habitait toujours. Je tenais peut-être là mon voyage hivernal...

À la maison j'ai trouvé mon fils planté devant l'ordinateur. Depuis six mois, j'ai devant moi un enfant de seize ans coiffé d'un galurin noir, pianotant compulsivement sur un clavier du matin au soir. Je lui dis qu'il n'y a pas que les ordinateurs dans la vie, qu'il faut sortir, créer de la passion concrète : on peut bricoler son vélo, raboter du bois, aider son père aux fraises ou sa mère à Irvillac avec les abeilles. Ou encore lire Jules Verne, Daniel Pennac ou bien d'autres... Ou tiens, aider les vieux comme je le faisais quand j'étais chez les Jésuites. Cette vieille rengaine débitée au nom du père, je redeviens toujours à cet instant le fils que je fus. Me voilà triste. C'est contrariant.

Assis sur sa chaise, Alexandre me regarde gentiment. Que pense-t-il ? Il me fait remarquer que le skate l'occupe largement. Le skate c'est du concret et c'est même du sport, m'assure-t-il. Les années passent, Alexandre s'éloigne. Je ne sais pas par quel bout le retenir. L'histoire du chapeau nous a réunis pour un temps autour d'internet. Nous avons commandé ce drôle de chapeau en Bulgarie en cliquant à droite, à gauche, un peu partout. À chaque heure nous suivions l'avance hypothétique du galurin, de plate-forme en base de distribution. Je m'attendais à le voir débarquer à quinze heures en hélicoptère quand le facteur a sonné, indiquant l'arrivée du carton. Une vraie réussite. La boîte ouverte, Alexandre a alors posé le chapeau sur sa tête, et une page de ma vie s'est tournée.

Tous les matins du monde

Tous les matins ont une heure de l'ange.

Jean Giono

Dans la fraise, le mois de décembre n'existe pas, c'est la page invisible entre deux saisons souvent bien différentes. Les dernières fraises ont été cueillies fin octobre, il faudra attendre avril de l'année suivante pour recommencer les marchés.

En novembre les tunnels ont été débâchés avant les premières tempêtes d'hiver. Ces bâches pèsent cent cinquante kilos et mesurent cinquante-cinq mètres de long. Une fois à terre, roulées ou pliées, elles sont aussi inoffensives qu'un spinnaker ferlé dans son sac. À cette époque j'arrache à la serfouette les quelque neuf mille plants de deuxième année qui ne donneront plus rien l'année suivante. Je retire les kilomètres de plastique noir, les gaines d'irrigation constituant chaque butte. Tout cela est chargé en moins de trois heures dans la remorque de René, mon voisin le plus proche, agriculteur en retraite. Cette ultime corvée est l'occasion de confidences inhabituelles, de quelques bières, et me voici en décembre, les mains dans les poches, regardant s'éloigner René sur son tracteur.

La saison s'est immobilisée. Je suis au port.

J'appelle mon port le mois de décembre et les quatre talus qui m'entourent. Le bateau fraise à quai, il reste toujours de petites choses à faire sur le terrain gelé : lover toutes les ficelles laissées à terre après les débâchages, rassembler les ancrages, les arceaux métalliques des tunnels à remonter ailleurs, mais surtout savourer la joie d'être seul au centre d'un chantier fini. Je contemple mes quinze tunnels alignés comme à la parade : les centaines d'arceaux se dressent comme des côtes de baleines échouées sur les rives patagones. À quel moment oublie-t-on ce curieux métier ? Eh bien ce doit être aujourd'hui, ce 3 décembre... Mais c'est pourtant là, dans cette légèreté, dans le ravissement d'un matin, que s'insinue l'année suivante, sa douce acceptation, cette prochaine saison de fraise dont je n'ose encore imaginer les tracas futurs.

L'arrivée de l'Assassin, vers neuf heures, est une surprise. Comment est-il possible qu'un type puisse se retrouver près de vous, sans que vous l'ayez vu venir ? Vous vous croyez seul mais soudain une voix rauque vous tombe du ciel. Mon cueilleur en chef, du haut de ses deux mètres, vous demande si les trois chevreuils vus ce matin sont remontés de leur point d'eau en traversant le bois. Cette question, il vous la pose sans préambule, comme si la photo de ces trois chevreuils était à la une du *Télégramme* de Brest depuis huit jours.

Aujourd'hui l'Assassin est habillé comme à son habitude : long bleu de travail élimé, vieille veste en velours noir, cigarette vissée au milieu de la bouche et rasage incertain. Il traîne un renard roux dont la longue queue balaie la terre. Je lui fais remarquer les petits tremblements aux commissures, cette gueule qui vient de se

refermer lentement sur deux gouttes de sang. Je lui fais remarquer tout cela, la vie qu'il y a sans doute là-dedans mais l'Assassin m'affirme que cette chose est morte, que le spécialiste de la mort c'est bien lui : le *piégeur officiel de la société de chasse* et que je ferais mieux de m'occuper de mes fraises. Pour preuve de cette mort, il se met à chatouiller le ventre du renard qui ne bouge pas. « Regardez, patron, il est franchement mort ! Vous voyez décidément le mal partout... »

Il existe peu de piégeurs. Souvent ceux-ci méprisent les chasseurs qui le leur rendent bien. Le jour on ignore le piégeur. La nuit on lui commande des missions ignobles : liquider un surpeuplement ou décimer un trop-plein de renards. Le piégeur œuvre à la périphérie des lotissements gorgés de chiens et de chats domestiques. De l'autre côté c'est la lande, le bois où pullulent lapins, loirs, blaireaux, renards qui attaquent les poubelles en plein jour en vous faisant bientôt des bras d'honneur. Chaque nuit la bavure guette le piégeur. Le lacet a des ratés funestes, conduisant Madame Mazé à se lamenter sur le sort de son chat Radiateur disparu depuis peu. Elle s'est répandue partout, Madame Mazé. Elle a pleuré son chat jusqu'au maire et Monsieur Breton, le président des chasseurs, qu'elle accusait surtout. Le bourg est entré en effervescence mais l'Assassin était déjà loin dans une autre nuit. « Vous comprenez, le matin à cinq heures je suis à la pêche au bar. Plus tard je dépiaute les bêtes de la nuit. Ensuite je fais mon pâté. Après je n'ai plus rien à foutre. Alors j'ai peut-être un peu de temps pour vos fraises... » Voilà ce que m'avait affirmé l'Assassin il y a dix ans pour se faire embaucher. Dans le boulot il est toujours à l'heure. Il cueille vite. Ses avis sont pertinents

mais son caractère est un désastre. Les autres cueilleurs le craignent ou s'en moquent. Lui surgit de sa nuit pour leur dire les pires choses à l'embauche. Au matin, les voilà servis pour la journée. Ça les réveille. C'est aussi pour ça que je le garde.

Quand l'Assassin s'est approché, cette matinée du 3 décembre, j'étais dans les ficelles jusqu'au cou. Difficile de repérer ces ficelles parmi toutes les ronces poussées entre les tunnels depuis la fin de l'été. Plus difficile encore de les retirer des cercles d'épines refermés sur eux-mêmes. En reluquant mes mains en sang, l'Assassin m'a dit que j'étais trop con de laisser partir ainsi toutes ces ronces dans les ficelles. Je lui ai fait remarquer que je me foutais des ronces, mon vrai tort étant de ne jamais rassembler les ficelles à temps.

– On doit toujours faire les choses à temps dans la fraise, lui dis-je en plaisantant pour le mettre un peu au boulot lui aussi.

– Les ronces sont plus fortes que vous, patron ! Savez-vous au moins d'où viennent toutes ces ronces ? Vous êtes-vous jamais demandé pourquoi une petite ronce poussait au milieu d'une prairie ?

– Je t'ai déjà dit de me tutoyer. La saison prochaine j'espère que tu le feras...

– Le renard c'est la ronce. La ronce c'est le renard !

– À propos du renard, as-tu au moins commencé à écrire le livre dont tu m'as parlé ?

– La nuit m'en empêche... En ce moment le renard me prend la tête.

– Oublie-le et écris ton bouquin sur lui.

– Et vos fraises, qui s'en occupera ? Mais à propos des ronces, je vais vous en apprendre une bonne. En

septembre, de midi à minuit, le renard suce, mordille les mûres aux quatre coins. La mûre, à cette époque, c'est son vice. Quand il finit là, il saute là-bas et fait un petit pet. Oui, patron, un petit pet ! C'est prouvé scientifiquement. Il glapit, trotte comme un dingue. Il parcourt ainsi plus de quarante kilomètres par nuit en chiant constamment, laissant derrière lui de petites pelotes remplies de graines de mûre qui donneront des ronces l'année suivante.

La corvée de ficelles se terminait ; le soleil s'élevait dans un ciel pâle. L'Assassin au bout de son renard m'a demandé si j'étais satisfait de ma saison de fraise. Il est rare que ce type s'intéresse ainsi à autrui. « Ce printemps j'ai manqué de fraises. Finalement ça pouvait être pire... » Ce fut ma réponse. Oui, j'étais assez satisfait de ma saison, mais peut-être était-ce ma belle humeur du jour, ce 3 décembre, qui sublimait cette année révolue.

On ramassait les derniers cordages. On remplissait nos brouettes. Je songeais au dernier bouquin du dalaï-lama acheté hier à Brest. En décembre, ma quiétude s'étend volontiers au futur et me pousse à d'heureuses dispositions, je me remets à lire, à rechercher un peu partout de la philosophie, je me promets d'être d'humeur plus égale la saison suivante pour affronter les péripéties quotidiennes. Est-ce un hasard si depuis quinze jours j'ai acheté trois ouvrages sur le bouddhisme ? Ces bouquins que je n'ai pas ouverts s'accumulent sur ma table de chevet. Leur présence me suffit. À mon réveil, le sourire de Matthieu Ricard en page de couverture, c'est quand même du béton.

Mon portable a sonné. D'Antibes, mon ami Jacques se rappelait à ma mémoire. Douze années de silence entre nous ! Jacques était mon compagnon de bordée lors de

mon premier tour du monde. J'étais heureux d'entendre sa voix.

– Alain, j'ai eu du mal à trouver ton numéro de téléphone. Qu'est-ce que tu deviens ?

– Je suis producteur de fraises.

Un chien aboyait dans le lointain. J'entendais mal. Je gueulais de plus en plus fort sous le regard absent de l'Assassin qui n'aime pas les portables.

– Je suis producteur de fraises !

– C'est original. Et qu'est-ce que tu fous le reste de l'année ?

Coupure. Dans le lointain les aboiements du chien redoublaient. Nous avançons vers mon Berlingo, des ficelles plein les bras. L'Assassin s'est immobilisé. Le chien s'est arrêté de gueuler. L'Assassin a fait trois pas et le chien a repris ses hurlements.

– C'est un jeune chien, a conclu le piègeur, pas plus de deux ans mais pas moins.

– Comment peux-tu savoir cela ?

– Quand on avance, il aboie. Quand on s'arrête, il arrête. Y' a qu'un jeune chien pour voir de si loin.

– L'Assassin, ta science est remarquable.

– Chacun sa spécialité. C'est un mec de bateau qui vous a appelé ?

– Exact.

– Il a gagné une course ?

– Non.

– Vous savez ce que je pense de ces conneries ? Ça fait pitié, les bateaux percutent des baleines à chaque course !

– Et toi, n'as-tu pas pitié des animaux que tu tues toutes les nuits ?

– Le matin quelquefois, mais c'est rare...

L'appel de Jacques m'avait ravigoté. Je souriais bêtement. Décidément un ange de décembre semblait conduire ce jour vers l'allégresse. En découvrant toute cette joie sur mon visage, l'Assassin m'a proposé une cigarette. Et puis on a fumé en silence au milieu de mon port de décembre, des quatre talus, du soleil qui montait, et sans les gueulantes du chien qui ne nous voyait plus.

Plus tard l'Assassin m'a désigné un espace près de nous, un cercle d'ombre encore blanc de givre qui commençait à fumer. « Regardez là patron... » J'ai regardé. Et d'un coup d'aile, un petit oiseau s'est élevé droit dans le ciel matinal. Un petit oiseau bien nerveux montant dans l'espace à toute volée.

– Une bécasse... a murmuré l'Assassin.

En partance elle aussi, la bécasse zigzaguait nerveusement, obliquant tout à coup sa course vers le noroît, quelque part vers Plougastel.

Sur les marchés, beaucoup d'estivants ignorent que tout a commencé ici, au bout du Finistère. On me parle du Sud-Ouest, des fraises de Marmande, du Comtat Venaissin, bientôt de la Belgique, de l'Allemagne qui produisent aussi. Mais non, ici tout près de Brest, on vit de la fraise depuis des siècles.

Vue du ciel, la presqu'île de Plougastel est comme une main ouverte avancée dans les eaux tempérées de la rade de Brest. Elle y recueille de la douceur, de la vigueur. Dix-sept kilomètres de long, sept de large, un petit territoire enfoncé dans ses criques, ensoleillé plus souvent qu'à Brest, bien remisé du vent mais pas de la pluie nécessaire à sa culture. Les terres s'y réchauffent au climat océanique comme celles de Concepción, cette

région du Chili, d'où Amédée Frézier ramena les premiers plants.

Car l'histoire de la fraise c'est aussi la mer et le voyage. Heureuse coïncidence, c'est en effet un fils d'émigré écossais, naturalisé français, du nom de Fraser puis Frézier (un nom prédestiné) qui rapporte à Louis XIV le premier fraisier à gros fruits : la *blanche du Chili*. À bord de son navire, dans son journal, il a noté : « On y cultive là-bas des campagnes entières d'une espèce de fraise différente de la nôtre par les feuilles plus arrondies, plus charnues et plus velues. Ces fruits sont ordinairement gros comme une noix et quelquefois comme un œuf de poule ; ils sont rouge blanchâtre et un peu moins délicats au goût que notre fraise des bois *Fragaria vesca*... »

De retour du Chili après un long voyage, Frézier fait sa publicité. Il distribue ses quelques plants à plusieurs armateurs, ministres, ainsi qu'à Monsieur de Jussieu pour le jardin royal de Paris. D'après les auteurs de l'époque, ce fraisier du Chili se retrouve stérile dans tous les jardins botaniques qui le cultivent, en France ou à l'étranger. Le fraisier du Chili se plaît partout mais ne porte pas de fruits, à moins d'être cultivé dans le voisinage du capronier ou fraisier de Virginie, lui-même importé du Canada dans les mêmes années.

Dans les années 1760, une autre navigation consacre l'étonnant destin de la fraise de Plougastel. De Brest à Keraliou, sur le versant nord de la presqu'île, il n'y a que quelques milles à parcourir en petite gabarre. Et que voit-on à bord ce jour-là, sous le crachin d'octobre et les paquets de mer ? On aperçoit un pauvre type transi de froid, un certain Le Gall, veillant amoureuxment sur quelques plants de fraisiers rapportés du jardin

botanique de Brest. En quelques années ces plants vont croître avec vigueur, fleurir et surtout produire dans des conditions idéales de sol et de climat. C'est un miracle. La destinée de Plougastel en est changée pour plusieurs siècles.

Métamorphose

*L'homme a toujours le désir
de quelque monstrueux objet.*

Jean Giono

Un après-midi d'août lors de la dernière saison, je vois Claire, ma nouvelle vendeuse, courir vers moi très excitée. Claire a les cheveux rouges et un sacré culot.

– Mais pourquoi ne m'avoir pas dit que vous aviez fait un tour du monde avec Kersauson? Elle me brandit un bouquin sous le nez. C'est vous, là, avec le bonnet rouge... Hier mon mari me dit : « Regarde ce type sur la photo, ça ne te dit rien? Mais regarde, bon Dieu, c'est ton patron! » Je vous ai reconnu tout de suite. Qu'est-ce que vous faites dans la fraise, vous auriez pu naviguer encore...

– Il y a vingt ans que je ne navigue plus, Claire. Et si je naviguais encore, on ne se serait jamais rencontré. As-tu réfléchi à cela?

– Tout de même... Mais pourquoi la fraise?

Claire semble peinée. C'est étrange, quand vous avez navigué, la mer vous assigne à l'imaginaire de tout un tas de gens bien intentionnés sur ses bienfaits. À l'entendre, la fraise ne vaut pas le bateau. J'ai déchu. Sans

doute aurais-je dû rester là-bas, éternellement entre deux vagues. Hier elle apprend que j'ai pu tirer sur la même écoute que Tabarly à trois heures du matin, alors qu'elle m'a vu toute la saison à genoux dans la boue, que je suis apparemment fauché puisque j'ai refusé de l'augmenter. Finalement sa question est fondée.

Que répondre à Claire? Hors de tout dessein bien établi, j'entamais après la mer une grande métamorphose. En quelques années, j'abandonnerai la voile, j'écrirai un long roman bancal pour finir dans les champs sans amertume aucune. Ces ruptures, ces glissements, je n'en ai pas d'explication logique. Si je crois tenir quelques intentions de l'époque, j'inventerais sans doute ou bien je me souviendrais d'un autre que moi, je dirais des bêtises... On rencontre tout un tas de gens capables d'explications savantes sur leur propre existence, moi j'en suis incapable, je ne sais raconter que des moments.

Mon dernier embarquement avait été désastreux. Un grand catamaran calamiteux commandé par Éric Loizeau, homme si cher à mon cœur, navigateur solide avec lequel j'avais partagé cinquante mille milles d'océan. J'avais sauté à pieds joints dans ce nouveau projet. Naviguer encore et toujours, c'était mon viatique en ce temps-là... Dès la naissance de ce voilier, les choses allèrent de biais. Il en est ainsi de certains navires dont le destin funeste est de se perdre aussitôt dans la tête de leurs concepteurs avant de sombrer dans le drame ou le grotesque. Ensuite, l'équipage participe à tout cela, s'échinant dans l'adversité comme les soutiers d'un cargo en train de sombrer. Il s'accroche, il s'épuise à préserver sa peau et son rêve de départ. Mais le naufrage est bien joué d'avance.

Les premiers bords nous avaient déçus. Plus longs, plus hauts sur l'eau, plus voilés, les concurrents allaient plus vite. En moins de deux ans nous avions déjà cassé la poutre arrière, la poutre avant, les liaisons poutre centrale-coques. En mer, je vivais avec une clé plate scotchée à mon ciré. La nuit, je resserrais les boulons qui se dévissaient ou je remplaçais ceux qui se cassaient. Le mât tournant refusait de tourner. La nacelle dans laquelle nous vivions bascule dans l'eau froide de Terre-Neuve. On se sauve, suspendus aux drisses. Nous galérons pourtant sur un puzzle très onéreux, tout en carbone. Les coques construites en Hollande dépassent le devis de poids. La poutre centrale réalisée à Paris, trop basse, heurte la mer, fatiguant gréement et équipage. La nacelle est bretonne. Le mât suisse. Nous l'équipage, nous avons assemblé ces morceaux sans compétence dans un chantier de fortune. Cette construction nous a terrassés. Fatigue, lassitude. Avant même la mise à l'eau, l'équipe doutait déjà. Un sale pressentiment tenaillait chacun. Ces funestes pensées ne sont jamais bonnes car un bateau doit éclore dans l'allégresse comme une fleur. Côté commandement, la mauvaise pente sur laquelle nous glissions inexorablement semblait avoir emporté notre skipper encore plus loin que nous. Je le coinçais un matin, loin du reste de l'équipage, et je lui débarrassais mon sac : il délaissait ses hommes, toujours fourré à Paris à séduire journalistes et équipementiers en tout genre. Mais l'image, l'apparence ne conduisait à rien sans l'achèvement, le succès, la victoire.

– Cette semaine encore tu nous rapportes des vestes fluo, jaune, rouge et ridicules, des chaussures tout temps en fibre américaine, des couteaux luminescents qui ne

coupent même pas, on ne sait plus quoi faire de ces cartons qui s'accumulent. Regarde, Éric, sur ma veste j'ai six fois le nom du sponsor. On est devenu de vrais pingouins !

– Les pingouins sont noirs et blancs.

– Tu as raison, mais bon Dieu restons fiers et soudés si c'est possible ! Même Napoléon qui pourtant s'aspergeait d'eau de Cologne du matin au soir est toujours resté sobre dans sa tenue.

Dans les semaines qui suivirent me vint alors une certitude, quelque chose finissait chez moi. Quand tant de gens autour de moi œuvraient pour que la voile devienne un sport et non une aventure, je lâchais imperceptiblement la bride. Ma passion s'évaporait au fil de ces bouées autour desquelles il nous fallait tourner en course week-end après week-end sous l'œil d'une petite caméra de FR3. Le grotesque s'accentuait : certains navigateurs prétendaient avoir trouvé le Graal : notre sport, disaient-ils, exigeait une approche visuelle, immédiate, de notre activité par le public. L'idéal en serait quelques gradins flottant en rade, des paris en temps réel, l'hypercompréhension de nos manœuvres, de nos tactiques par une foule bombardée d'images et de commentaires. Des caméras, des micros partout, jusque dans nos bonnets. Cette perspective m'accablait. À la télévision, commentant les courses, les journalistes en arrivaient à parler de kilomètres. Adieu les milles. Tout se rétrécissait, comme se rétrécira plus tard pour le public l'Atlantique et le monde, dans cette profusion de records à battre, laissant les gens la tête vide de sens et de rêve. L'Atlantique en quarante jours c'est une odyssée. Sa traversée en trois jours, huit heures et vingt secondes c'est un orgasme. Les gars qui

en reviennent y retournent le lendemain. Cette frénésie est sans mémoire.

Moi, j'avais toujours chéri les temps longs du large et les lointains. Dès l'enfance, trop de livres sans doute... Beaucoup de livres de mer et d'aventures. Chaque fois la solitude d'un homme, d'un équipage, enfermée dans un livre. Une intuition, l'idée d'un nouveau monde, une route inexplorée, un voilier dont on rêve, que l'on construit, et c'est parti. Voici une tempête, des rencontres mystérieuses, et se déroule alors une épopée où notre monde ne rétrécit jamais.

En 1974 j'embarque sur *Pen Duick VI*, le voilier d'Éric Tabarly. En route vers Newport aux États-Unis, parcours mythique, celui de la Transat anglaise gagnée par lui dix ans plus tôt. Dans *Victoire en solitaire*, le récit de cette course, Éric s'étend longuement sur l'Île de Sable et ses dangers qui marquent le parcours comme un couteau surgi de l'océan. Des centaines d'épaves s'agglutinent là par la force mystérieuse des courants contradictoires, par l'incompétence de certains capitaines, la dérive alcoolique de beaucoup d'autres, aux abords d'un champ de mort incertain sur les cartes, se déplaçant au gré des brumes.

Nous croisons là, précisément, une nuit. Le bateau gîte et cogne durement dans une bruine tenace. Dans une heure serons-nous la trois centième épave du coin? Éric sait-il où nous nous trouvons? Pense-t-il à ce danger tandis que je l'observe du banc de quart? Et soudain je réalise – malgré cette odeur de gazole qui parcourt les coursives, ces coups de boutoir, l'humidité qui suinte sur la coque, cette envie de vomir qui ne me quitte pas depuis

Brest – qu’il est miraculeux d’être là, dans l’aventure comme au cœur d’un bon livre. Si Éric le veut bien, je resterai à bord. J’apprendrai. Je me battrai, les mains meurtries par la manœuvre. Oui je resterai.

Je suis resté.

À bord je rencontre Kersauson. Ce type me terrorise. Il tient le bateau comme un berger allemand sa niche. Il donne le tempo, l’ambiance et la manœuvre tout à la fois. Il séduit, fait rire et pleurer. Mais Olivier achève quinze ans de navigation comme équipier. Il veut être capitaine... *Pen Duick VI* démâte l’année suivante et me voilà sans embarquement. Je songe à Kersauson qui de son côté repart pour les trois caps sur un autre bateau. À cette époque ce qui me plaît chez cet homme c’est son potentiel aventure. Aucun masochisme là-dedans mais une furieuse envie de naviguer toujours plus loin. Je rejoins donc Kersauson pour mon premier tour du monde. Malheureusement on casse notre safran en mer de Tasmanie. Finalement, j’ai beaucoup cassé moi aussi : deux safrans, celui-là puis un autre deux ans après dans l’océan Indien, des foils sur mon bateau, mais pas de mât, jamais. Des copains retournaient régulièrement leur multicoque, moi jamais. D’autres buvaient la tasse une dernière fois... À l’époque on cassait noblement, à l’ancienne, sans emmerder personne à la radio car elle ne marchait jamais. «La radio, ça sert à rien», expliquait Tabarly. Avec Kersauson on ramène le bateau à Sydney en trois semaines. On nous croyait morts. À l’arrivée le sponsor a oublié tout le fric englouti là-dedans. Il nous regarde comme ses enfants chéris. Il pleure.

À cette époque le monde est encore vaste, il reste de grands océans à redécouvrir : le Grand Sud, de nouvelles

navigations oubliées laissées aux albatros qui s'ennuient. On fait escale dans des ports où rien n'a changé depuis nos aïeux. L'architecture des tropiques est celle des avant-guerres. Pas de building, de climatisation. Les pays sont lointains, les avions rares, la voile est lente.

En 1975 j'entame mon premier tour du monde en plein Londres un soir de pluie, tout au sommet du mât où je bricole un feu de navigation récalcitrant. Plus tard, dans la nuit, j'y suis encore tandis que le bateau file sur la Tamise le long des docks obscurs. Le jour se lève enfin. Je redescends. C'est le départ. Je pose le pied à terre soixante-quinze jours plus tard, au cœur de Sydney. J'aperçois une femme. Je veux courir vers elle. Mes jambes flageolent. J'ai perdu dix kilos. Je trébuche et m'envoie la tête dans un eucalyptus.

Je repars en course deux ans après pour les trois caps.

En mer, à cette époque, on n'est jamais très sûr de notre position. Pas de GPS. L'aventure perdure là aussi, dans cet égarement, chaque atterrissage se faisant dans le crachin, la brume, l'incertitude, nos yeux désespérément fixés sur l'horizon. Un matin, en solitaire, j'embouque la Manche croyant entrer en mer d'Iroise! Avec Tabarly on aperçoit le cap Cod, on se croyait à Nantucket! Au détroit de Bass en Australie, Yves Olivaux, notre navigateur, nous fait surgir d'immenses rochers sombres devant l'étrave. Trente milles d'erreur! On empanne. On se retrouve au près. Et ainsi de suite pendant quinze ans d'incertitude et d'innocence.

Pas un radis en poche. Nous n'étions pas payés. Pas de poste salaire dans les budgets présentés aux sponsors. Aujourd'hui, où l'argent mesure le monde, on m'affirme que nous fûmes exploités. On me dit cela avec

condescendance. On rit presque. Mais à l'époque nous étions dans cette mode-là : embarquer, c'était à l'œil ou bien rester à terre. Quant à moi, je vendais photos et articles pour subsister. Notre démarche, celle de l'aventure à tout prix, interrogeait beaucoup de monde. Un soir le directeur d'*Ouest-France* m'avait ainsi interpellé : « Cela mène à quoi de partir ainsi à l'aventure ? Votre expérience sert à qui, à quoi ? Quelles sont les retombées sociales de tout cela ? » Je ne sus quoi lui répondre. Je repensais aux anciens dont certains franchissaient soixante fois le cap Horn dans leur vie de marin. J'étais loin du compte... À cette époque je devais être nostalgique, très épris du passé, d'une histoire finissante dont nous devons être sans nul doute le dernier maillon.

Les années suivantes, les multicoques sont arrivés. Ces libellules disparates se mêlaient encore à chaque course à toutes sortes de monocoques, petits ou gigantesques. Ce fut une époque euphorique. Tous préparaient de nouveaux voiliers avec en tête l'idée fumeuse de trouver la chose qui nous mettrait en une journée cent milles devant les autres. On faisait tourner les mâts, on multipliait les coques, j'eus moi-même l'idée du premier foiler qui volerait bientôt au-dessus des autres. On choisissait son architecte comme un copain de randonnée qui vous faisait avaler des augmentations de taille, des gréments improbables comme qui rigole. On traversait là-dessus... On cassait beaucoup, beaucoup trop... Et j'en eu ma claque de passer ma vie en chantiers interminables. Je débarquais donc du grand catamaran. En moins de cinq minutes je fis mes adieux à Éric Loizeau et à ce fameux bateau fantôme qui m'avait donné tant de misères. Sac à terre à la veille d'une grande course. Une sorte de

désertion. Ce fut la seule fois dans ma vie de marin où j'abandonnais hommes et bateau en pleine bataille.

Instantanément, une autre porte s'ouvrait : un projet d'écriture depuis longtemps bien ancré sous mon bonnet. Le soir même de mon débarquement je filais en Dordogne chez mon ami Jean-Claude Parisis. Là-bas l'amitié, le calme de la campagne propice aux nobles enthousiasmes m'attendaient à coup sûr.

Cette nuit-là, je parcourus la nuit française comme un météore. De Brest à Périgueux, au volant de ma GS verte, j'eus bien le temps de la gamberge, de l'imagination. Ah cette générosité des projets d'écriture comme elle vous emporte ! Sur ces routes désertes, ces vallées oubliées de Dordogne, les idées montaient à mon esprit aussi vite que des bulles de champagne. À l'arrivée j'avais déjà en tête le titre de ce prochain roman : *Le Triptyque lunaire*. Une lune étincelante du côté de Loupiac où fut aperçu il y a cent ans le dernier loup de la région. Une curiosité : une lune apparaissant dans mes trois rétroviseurs à la fois. J'y avais vu un signe et le titre du livre. Cette nuit-là, je n'en doutais pas un seul instant, j'accoucherai bientôt du roman maritime majeur. Je saluais au clair de lune, dans la nuit chaude des terres périgourdines que j'abordais, les Conrad, Melville, London et tous les autres plumitifs, lesquels n'avaient sans doute pas croisé le huitième du douzième de tous les poissons volants rencontrés sur tous mes océans.

Un ami en Dordogne

Sans doute dérive-t-on en amitié comme on met à la cape sur l'océan tumultueux des jours difficiles. On se requinque à deux, c'est exaltant. Il faut tout accepter de l'amitié : l'insouciance, le temps aboli bien à l'abri des emmerdes quand tout autour le grément vibre dans la tempête ; mais un jour aussi, accepter la vague scélérate qui retourne en trois secondes cette légèreté. Jean-Claude fila son câble un jour de juin. J'allais le voir une dernière fois.

Mort, ce type ne ressemblait plus à rien, c'était hideux à voir. Face à ce corps décharné couché sur un lit de glace, dans cette pièce où j'avais tous nos souvenirs, un souffle froid me submergea. Le soir même, une amie qui l'avait aimé me dit : « Couchons ensemble dans son grand lit là-haut, ça nous consolera... » L'idée était étrange. La nuit venue on oublia cela, on parla surtout de lui, tous à table, à quelques mètres de son corps. Chacun y alla de ses anecdotes, de ses souvenirs. Finalement, nous étions tous d'accord, l'étrangeté de ce type nous avait bien réunis ici. Cette singularité – la sienne –, cette force brute comme venue du fond des âges, ce caractère souvent abrupt, chacun d'entre nous y avait trouvé un charme

particulier, y avait succombé. Nous l'avions tous aimé sans trop savoir pourquoi.

Je l'avais rencontré quinze ans auparavant sur un quai d'Antibes. Près de lui, une jeune fille aux longues tresses : Florence Arthaud. Nous naviguions chacun de notre bord mais peu à peu, aux escales, à Paris, puis en Dordogne qu'il me fit découvrir, on eut de cesse de cultiver nos connivences, on ne se quittait plus. Cet ouvrier en usine, ce monteur d'abris bus avait appris la voile tout seul. Deux ans plus tard il gagnait une transat parmi les icebergs, les tempêtes, sans ciré et en chaussons. Il écrivit un livre. Il partit sur un projet de film à New York rencontrer Donald Sutherland. Il construisit deux ailes d'avion. Il imagina un voilier à roue pour la haute mer. Il embarqua huit femmes pour une longue course : « J'avais une intuition, personne n'avait fait ça... » expliquait-il aux uns et aux autres à cette époque. J'étais encore jeune : ses curieuses méthodes m'épataient. Son orgueil surtout me fascinait. Cependant, son aversion pour la course au large augmentait de jour en jour. Un furieux dédain visait tout ce petit monde avec acharnement. Puis il lâcha la barre et revint en Dordogne s'occuper de ses ruines. Il avait quarante ans. Il ne naviguerait plus. Aux amis qui lui téléphonaient encore il répondait : « Rien de ce que peuvent faire les autres n'est à mon goût. Ne me téléphonez plus... »

Ces années-là, entre mes navigations, je viens le voir régulièrement. Je dois être le seul. En Dordogne je découvre les saisons, une nature renouvelée à chacune de mes visites. Jusqu'ici je n'avais en tête que l'idée d'un monde agricole figé, miséreux, celui d'une paysannerie bretonne entraperçue au loin, comme il arrive aux